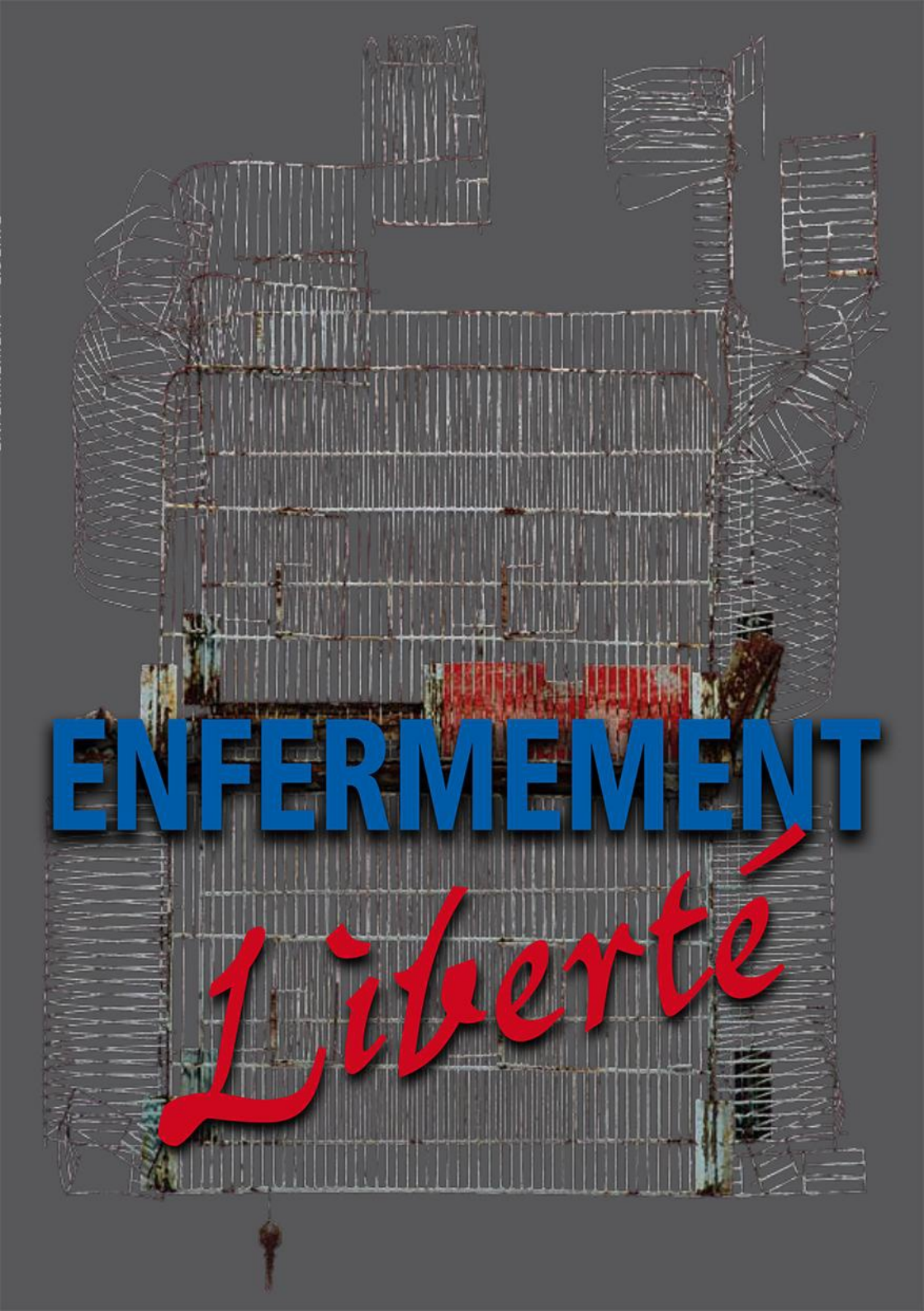




ENFERMEMENT

Liberté

ENFERMEMENT

Liberté

Frédéric Brandi
France Delville

Bernard Abril
Angelo Aliotta
Marcel Bataillard
Gilbert Baud
Jocelyne Bosschot
Gilbert Casula
Véronique Champollion
Jean-Louis Charpentier
Cathie Cotto
Pascale Dupont
Franta
Olivier Garcin
Jacques Godard
Bernard Hejblum
Hala-Hilmi Hodeib
Judith Kaantor
Roland Kraus
Nicolas Lavarenne
Moulay Hicham Lidrissi
Mardi
Margaret Michel
Daniel Mohen
Roland Moreau
Olga Parra
Gilbert Pedinielli
Richard Pellegrino
Claude Pellier
Pierre-Hugues Polacci
Bernard Reyboz
Roberto Rico
Rachèle Riviere
Valérie Sierra
Serenella Sossi
Bernard Taride
Edmond Vernassa
Natalie Victor-Retali
Alkis Voliotis
Hubert Weibel

Exposition thématique du collectif stArt

Pour en finir avec l'enfermement dans la sensation fallacieuse de « liberté »...

« Le vent passe sur les tombes et la liberté viendra, on nous oubliera ! Nous rentrerons dans l'ombre... » Vous avez dit liberté ? Devant une aussi flamboyante idole érigée en thème d'exposition, les artistes n'ont évidemment pas - c'est dans leur nature - la sagesse ni le goût de l'effacement du partisan dans la complainte chantée par Anna Marly. Sachant résister à tout sauf à la tentation, les courageux participants n'ont donc pas hésité à s'enfermer dans leurs ateliers (qui a dit : « et dans leurs illusions » ?) pour s'emparer du sujet avec poésie, humour ou réalisme, et ainsi nous livrer le regard qu'ils portent sur le monde, laissant deviner le voile qu'ils jettent parfois sur la réalité, les barreaux qu'ils installent, les grilles qu'ils brisent, les frontières visibles ou invisibles, les contraintes, les évasions, la parole confisquée... À vous de voir, maintenant !

Frédéric Brandi

La notion d'absence de liberté humaine est difficile à admettre, quelle que soit la structure sociale de l'auditoire, car elle aboutit à l'écroulement de tout un monde de jugements de valeur sans lequel la majorité des individus se sentent désarmés. L'absence de liberté implique l'absence de responsabilité, et celle-ci surtout implique à son tour l'absence de mérite, la négation de la reconnaissance sociale de celui-ci, l'écroulement des hiérarchies.

En effet, loin d'être « une donnée immédiate de la conscience », la liberté, ou ce que nous appelons liberté, c'est la possibilité de réaliser des actes qui nous gratifient, de réaliser notre projet, sans nous heurter au projet de l'autre. Mais l'acte gratifiant n'est pas libre. Il est même entièrement déterminé. Dans un ensemble social, la sensation fallacieuse de liberté pourrait s'obtenir en créant des automatismes culturels tels que le déterminisme comportemental de chaque individu aurait la même finalité. L'individu agirait ainsi pour éviter la punition sociale ou pour mériter sa récompense...

Les sociétés libérales ont réussi à convaincre l'individu que la liberté se trouvait dans l'obéissance aux règles des hiérarchies du moment et dans l'institutionnalisation des règles qu'il faut respecter pour s'élever dans ces hiérarchies. Comment être libre quand une grille explicative implacable nous interdit de concevoir le monde d'une façon différente de celle imposée par les automatismes socio-culturels qu'elle commande ?

La liberté commence où finit la connaissance. Ce que l'on peut appeler « liberté », si vraiment nous tenons à conserver ce terme, c'est l'indépendance très relative que l'homme peut acquérir en découvrant, partiellement et progressivement, les lois du déterminisme universel.

Il est intéressant de chercher à comprendre les raisons qui font que les hommes s'attachent avec tant d'acharnement à ce concept de liberté. Tout d'abord, il est sécurisant pour l'individu de penser qu'il peut « choisir » son destin, puisqu'il est libre. Or, dès qu'il naît au monde, il cherche sa sécurisation dans l'appartenance aux groupes : familial, professionnel, de classe, de nation, etc., qui ne peuvent que limiter sa prétendue liberté. Il lui est agréable aussi de penser qu'étant libre il est « responsable ».

La liberté ne se conçoit que dans l'ignorance de ce qui nous fait agir. Elle ne peut exister au niveau conscient que dans l'ignorance de ce qui anime l'inconscient. Il faut reconnaître que cette notion de liberté a favorisé l'établissement des hiérarchies de dominance puisque, dans l'ignorance des règles qui président à leur établissement, les individus ont pu croire qu'ils les avaient choisies librement et qu'elles ne leur étaient pas imposées.

Dès que l'on abandonne la notion de liberté, on accède immédiatement, sans effort, sans tromperie langagière, sans exhortations humanistes, sans transcendance, à la notion toute simple de tolérance. Mais, là encore, c'est enlever à celle-ci son apparence de gratuité, et supprimer le mérite de celui qui la pratique... On croit l'autre libre et responsable s'il ne choisit pas le chemin de la vérité, qui est évidemment celui que nous avons suivi. Mais si l'on devine que chacun de nous depuis sa conception a été placé sur des rails dont il ne peut sortir qu'en « déraillant », comment ne pas tolérer, même si cela nous gêne, qu'il ne transite pas par les mêmes gares que nous ? Et curieusement, ce sont justement ceux qui « déraillent », les malades mentaux, ceux qui n'ont pas supporté le parcours imposé par le destin social, pour lesquels nous sommes le plus facilement tolérants. Il est vrai que nous les supportons d'autant mieux qu'ils sont enfermés dans la prison des hôpitaux psychiatriques.

Notez aussi que si les autres sont intolérants envers nous, c'est qu'ils nous croient libres et responsables des opinions contraires aux leurs que nous exprimons. C'est flatteur, non ?

(D'après Henri Laborit :
Éloge de la fuite, Éd. Robert Laffont, Paris, 1976)

L'Art ?

Une simple affaire de lucioles

Rayures de toutes sortes, strates de l'horreur que la couleur rend encore plus absurdes, effilochements, chutes diverses, nudités, effacements des visages comme des corps, barbelés, grillages, cages, géographies de l'esclavage et même prothèses, poisons, illusions ultimes pour le *bardo* - dernier barda - et le biologique comme déterminisme, et le trou noir, le cache, toutes oblitérations confondues...

Dans « L'affaire Moro » (1978), Leonardo Sciascia cite Pasolini ayant appelé « disparition des lucioles » une certaine période noire de l'histoire de l'Italie : « ... les choses horribles qui ont été organisées de 1969 à aujourd'hui, dans la tentative, jusqu'à présent formellement réussie, de conserver à tout prix le pouvoir... ».

Entre les périodes noires, au sein même des périodes noires, quelque chose peut, malgré tout, briller - des sortes de lucioles (de *lux*, lumière) que sont les œuvres d'art, y compris l'art des fous : à l'extrême « Face à l'anéantissement », du suédois Carl Frederik Hill, un homme et une femme marchant sur des cadavres. Comme Gilbert Pedinielli nous rend répétitivement sensible l'éclair qui a zébré la beauté de Marilyn...

Enfermement-liberté : quel couple, depuis toujours. Pour toujours ? Même la solution aura failli être détruite. Par Hitler. Art *dégénéré*. Dont Fritz Levedag, avec sa « ligne illimitée », pourrait être l'enseigne, car il est écrit ⁽¹⁾ : « La recherche sur la liberté de la ligne est radicale »... Pour avoir produit de l'art abstrait, il fut envoyé au front, d'où, au-delà du risque mortel d'y passer à chaque heure, il tira une maladie qui, quelques années plus tard, le fit trépasser. Il est écrit « Plus tard, en Norvège où il fut soldat, la hiérarchie chercha à éliminer Fritz Levedag parce qu'à la lueur du soleil de minuit il se livrait à une activité on ne peut plus criminelle : peindre des formes abstraites ».

Pendant ce temps, tous les médecins, psychiatres, pseudo-psychanalystes de l'Allemagne nazie, sous la houlette de Matthias Göring, établirent une « psychothérapie » qui chercha à TOUT guérir, et particulièrement la liberté intérieure qui s'appelle le Sujet, cette dimension unique, inaccessible, son secret. Dimension intime insupportable à un Etat (*état* ultime de la Folie élevée au rang de la Foule) qui mit en place la fabrique d'assujettis propres à la reproduction, à l'usine, à la guerre. Il y eut donc, parmi ces services... ces sévices... un secteur, une sorte de ministère, de la *weltanschauung*.

Ce n'est pas une plaisanterie : on allait soigner la vision du monde des gens, en faire un système de représentations pour bon aryen, qu'on l'écrive comme on veut. Jean Leppien, allemand qui refusa de faire la guerre, entra dans la résistance, exécuta une série de tableaux, dits *abstraits* c'est-à-dire extraits, tirés - au cordeau, à la corde pour ne pas se pendre - de l'horreur, et qui passent pour des barreaux de prison, sur fond d'un ciel phosphorescent. La Tension noire de Bernard Abril montre les mêmes fractures, obliques : les barreaux de prison ne sont rectilignes que dans le Réel, mais ils font de l'intérieur de l'humain enfermé un miroir brisé.

On reprocha au Nouveau Réalisme, à Restany et ses disciples, d'avoir parlé d'autre chose que du pouvoir de l'homme sur l'homme, on leur a reproché d'avoir évité de mettre les pieds dans le plat. D'un air triste, du bord de son sourire, Rony Brauman, lui, ne cesse de dire ce qu'il voit qui se passe, et que personne ne veut entendre. Personne, non. Mais tant sont « sidérés ». L'Histoire est faite de sidérations successives.

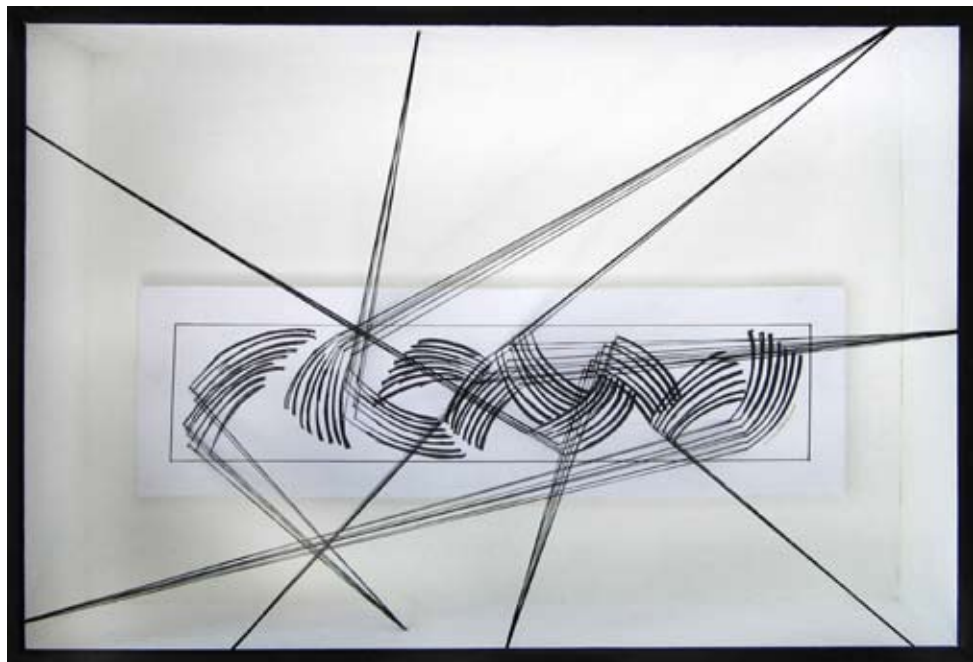
Il y a une raison profonde à cela, et irréductible elle aussi, et qui vient de la fracture entre le mot et la chose. Le pervers se sert de cette faille, il profite qu'il n'y aura jamais de preuve... à prendre dans la main, dans l'esprit, à nouer définitivement... du Crime. Du crime, du délit. Le pervers le sait, qu'il pourra toujours nier. Qu'ON pourra toujours nier. On le tient comme un épouvantail, ce « on », comme bouclier, pour s'avancer sur le champ de bataille et faire une hécatombe de plus. Dénis, négationnismes renaissent tels les meilleurs phénix du monde... La raison irréductible du malentendu mortel, assassin, c'est que l'enfermement premier est dans la logique elle-même même. Logique indispensable et impossible scientifiquement. La Science quand elle se veut perverse s'en sert à tours de bras.

Ce qui enferme devrait ouvrir, pourrait ouvrir, au prix de la notion d'infini, comme Klee l'a revendiqué pour lui-même. Au nom des mathématiques et de la physique modernes, l'incomplétude, l'indécidable, l'indéterminé - dont Bernar Venet a fait son concept-maître - ont fait rappel à l'ordre. Sur le « je sais que je ne sais rien », la littérature moderne a carrément fondé l'*inarticulé*. Enfant, Einstein voulait chevaucher un rayon de lune, et Hiroshima sera une curieuse apothéose pour le maniement de l'atome. Que l'observateur fasse partie du système observé peut être éventuellement au fondement d'une éthique de l'autre, une irruption, *arbitraire* comme l'est le signifiant, du droit de l'autre à être. Et, bien sûr, c'est le contraire : l'angoisse de ne-pas-être qui produit le meurtre de l'autre. De l'autre en soi. Sur l'autre. Meurtre non pas de l'autre, mais sur l'autre, sur le bouc émissaire. La prison où l'on enferme l'autre n'est qu'un dispositif pour tuer l'angoisse, tuer la mort.

Alors *faire* ? Les artistes c'est comme les moines bouddhistes qui font résonner leur voix en rond pour que le monde ne s'écroule pas. Cela les regarde, mais n'est-ce pas non plus une métaphore de ce que font les artistes lorsqu'ils créent leurs objets *libératoires* ? D'abord pour ne pas s'endormir, rester *éveillés*, ensuite pour que ça regarde l'autre, dans plusieurs sens du terme : *maman maman regarde-moi*, écrit Bobin, mais pas seulement par question narcissique, au sens noble, au sens du stade du miroir, c'est aussi le marché saharien (celui du XIX^e siècle, maintenant à la place il y a des supermarchés), où l'on venait exposer, troquer ses bijoux, sur le passage du voyageur. L'argent faisait encore partie d'un troc, pour les traces d'un travail, témoignages d'une ère de l'échange avant trading. Encore une histoire de Don, avec *mana*, bien sûr, magie de l'autre se présentant sous forme d'un objet, grand ou petit, qui parle de soi, de « soie » au sens d'Alessandro Baricco. Histoires d'amour à chaque fois ces œuvres, manière de s'offrir à l'autre, et proposer l'abaissement des barreaux, comme ont dit de la pâte, en pâtisserie, donc une histoire de ferment, de levure, de levain, de graine, de pousse, de floraison, et c'est là qu'on en revient aux lucioles, c'est que justement : « hier soir, en sortant pour une promenade, j'ai vu dans la lézarde d'un mur une luciole. Je n'en voyais pas dans cette campagne depuis au moins quarante ans : c'est pourquoi j'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'un schiste dans le plâtre qui liait les pierres, ou d'un éclat de miroir ; et que la lumière de la lune, festonnée à travers le feuillage, en tirait ces reflets verdâtres. Je ne pouvais penser à un retour des lucioles, depuis quarante ans qu'elles avaient disparu ». Mais si, elles étaient revenues, pour Sciascia, ces « cannilledidi picuraru », pour les bergers *reliques ou mémoire de lumière dans l'effrayante obscurité*. Ainsi sont les œuvres d'art, et réunies par stArt régulièrement, avec fidélité et insistance, mais il y a bien une raison, c'est que *les rayures de toutes sortes, strates de l'horreur que la couleur rend encore plus absurdes, effilochements, chutes diverses, etc.* à un moment tirant leurs reflets sous la lune arrêtent le passant, qui a intérêt à scruter l'obscurité, pour y voir quelque chose. L'œuvre ne se livre pas si facilement, car elle est une langue étrangère, la langue de l'étranger dans le sens proustien : les beaux textes s'écrivent dans une langue étrangère, a dit Proust, et leur lecture est la seule façon de faire disparaître des barreaux. Car, comme dirait Lie-Tseu : arrête de te fracasser la tête contre cette porte, recule-toi un peu, tu verras qu'il n'y a pas de porte. Mais ça c'est une autre histoire, c'est la question de la chasse aux trésors. Il faut aimer chercher.

France Delville

(1) « La ligne illimitée de Fritz Levedag, par France Delville », Feuer-Vogel éditions, 1998



Tension noire
2011 - Bois, fil, papier, encre de chine - 70 x 50 x 18 cm

Bernard Abril



Sans titre
2005 - Toiles découpées et collées - 40 x 40 cm
Collection GB

Angelo Aliotta



Icare
2007 - Peinture à l'aveugle, encre sur papier - 40 x 30 cm

Marcel Bataillard



Enfermement ou Liberté ?

2011 - Tirage Papier Hahnemühle Photo Rag 308 gsm - 30 x 40 cm

Photo volée dans le tramway de Nice le 25 mai 2011.

Gilbert Baud



Enfermement
Dessin sanguine sur papier - 30 x 40 cm

Jocelyne Bosschot



L'enfer me ment
2011 - Technique mixte, 50 x 60 cm

Gilbert Casula



La nuit-l'homme
 2009 - Technique mixte, affiche, résine fibre de verre - 70 x 55 cm

Véronique Champollion



Qui m'a enfermé dehors ?
2011 - Pastel, mine de plomb - 50 x 70 cm

Jean-Louis Charpentier



NOUS NE SOMMES QUE DE PASSAGE... No comment
2010 - Bois, bandes de plâtre, résine - 280 x 10 cm

Cathie Cotto



« Pendaïson ou pondaison », la cage est ouverte...
2011 - 21 x 23 x 13 cm

Pascale Dupont



GORÉE
1999 - Sérigraphie - 70 x 55 cm

Franta



« Elie Assouline et Loup Pasolini »
2011 - Photo O.Garcin © adagp

2011 - « Passage de témoins », vidéo, 5'10, production Art Action O.Garcin.

Olivier Garcin



Paysage urbain : dans les villes de grande solitude...
2011 - Tirage Papier Hahnemühle Photo Rag 308 gsm - 50 x 50 cm

Jacques Godard



Issue

2011 - Tirage Papier Hahnemühle Photo Rag 308 gsm - 40 x 60 cm

Hala-Hilmi Hodeib



Enfermement et Liberté
2010 - Métal sur Altuglas - 65 x 65 cm

Bernard Hejblum



FREEDOM SYRUP
2011 - Acrylique sur toile - 80 x 80 cm

Vivre libre avec Freedom Syrup, à consommer sans modération.

Judith Kaantor

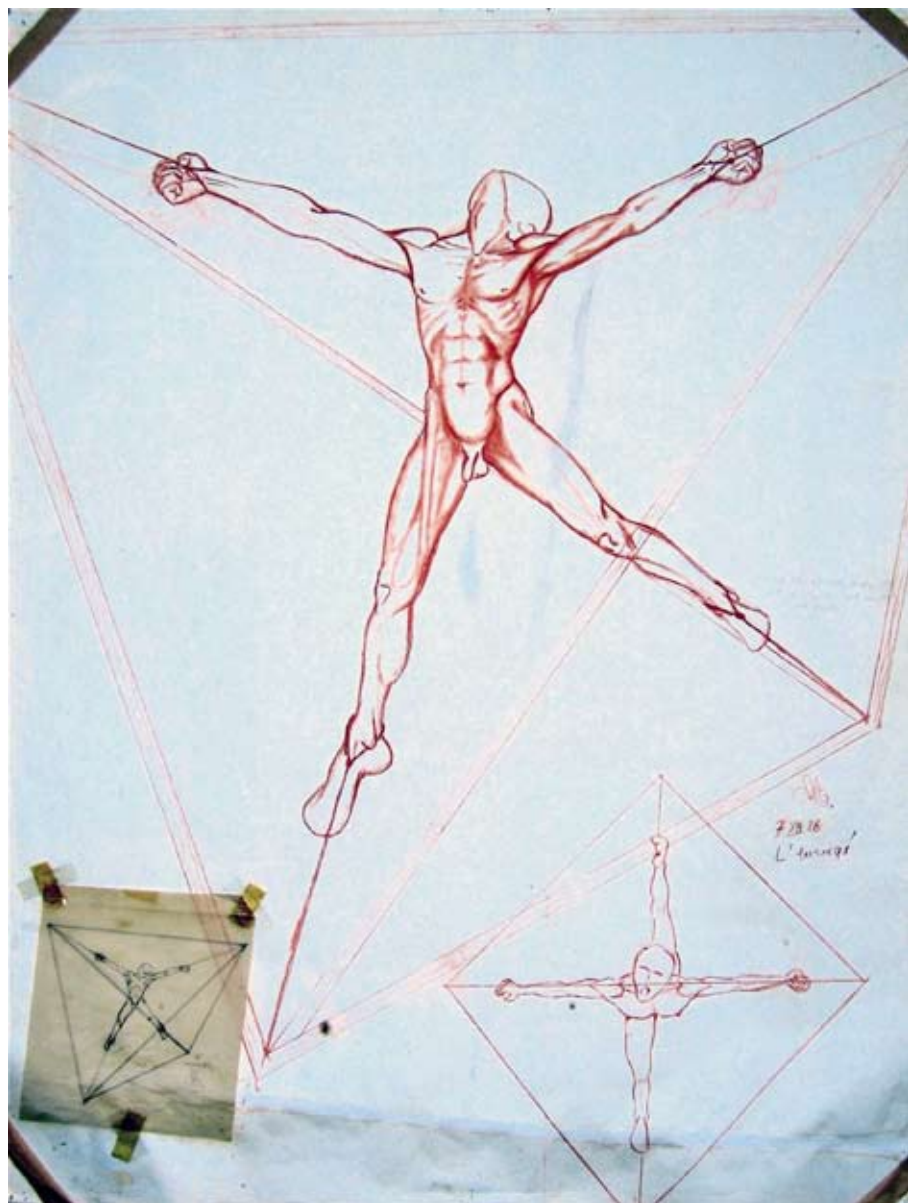


BARDO (Vedanta Project)

1993 - Tempéra/acrylique, huile et résine, bitume et feuilles d'or sur toile - 162 x 81,5 cm

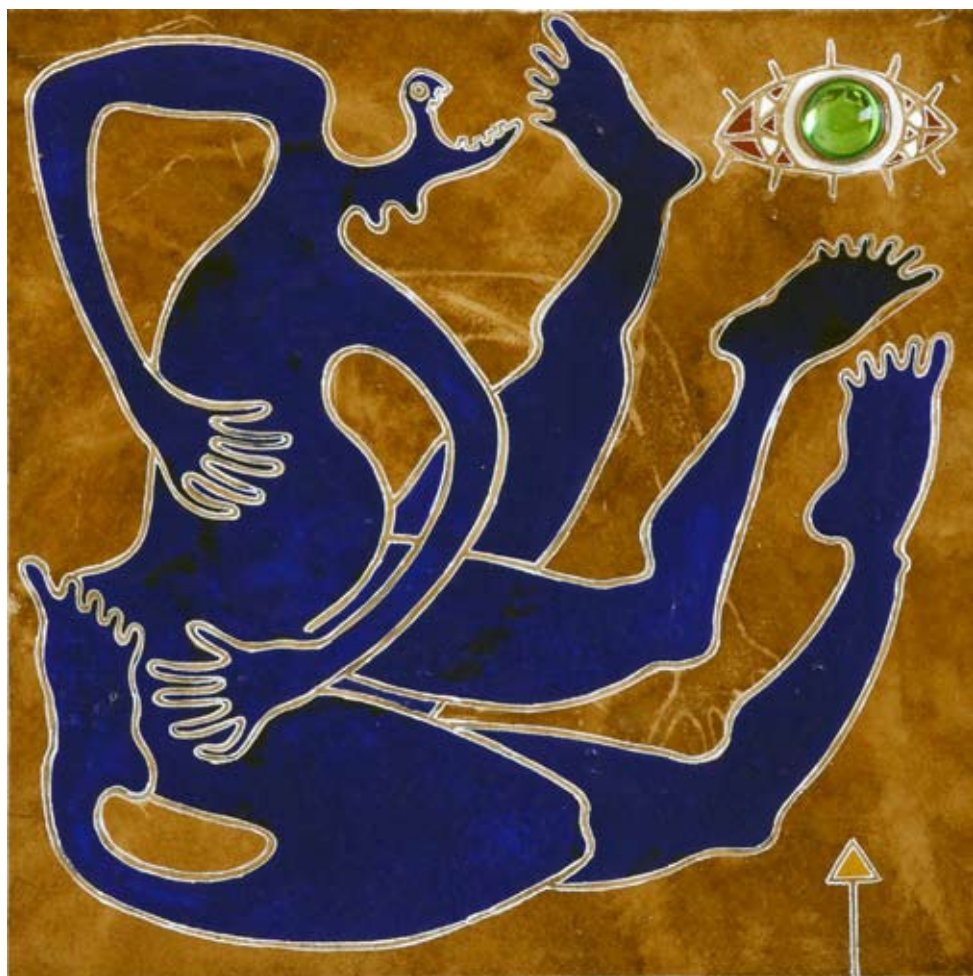
BARDO est le « corps » spirituel, servant de « véhicule » pour le dernier voyage
(« bardo tödöl », livre des morts tibétain).

Roland Kraus



L'enragé
1986 - Sanguine - 130 x 100 cm

Nicolas Lavarenne



Sans titre
2010 - Technique mixte sur toile - 37 x 37 cm

Moulay Hicham Lidrissi



Tant pis pour les œufs n°3
2007 - Tirage Papier Hahnemühle Photo Rag 308 gsm - 50 x 70 cm

Mardi



Eclipse of the Mind
2008 - Inox, motor, IRM - 30 x 30 x 8 cm

L'enfermement d'un esprit par une ombre qui s'installe sur l'être.

Margaret Michel



Autopsie d'un assassin
2010 - Papier encollé, feuilles sèches, laine de verre, 120 X 60 cm

Roland Moreau



Au fond
2007 - Acrylique sur papier marouflé, toile - 76 x 57 cm

Daniel Mohen



La mouche
1993 - Technique mixte : métaux, bois, tissus, papier, acrylique - 44 x 44 cm

Olga Parra



Schizophrénie
 Série « seuls les mythes ont la vie dure ».
 Collage : papiers, photo - 48 X 40 cm.

Gilbert Pedinielli



Pris dans la transparence
2011 - Plexiglas, bois, acrylique et objets plastique - 45 x 60 x 10 cm

Richard Pellegrino



Enfermement et Liberté
2011 - Acrylique sur toile - 89 x 116 cm

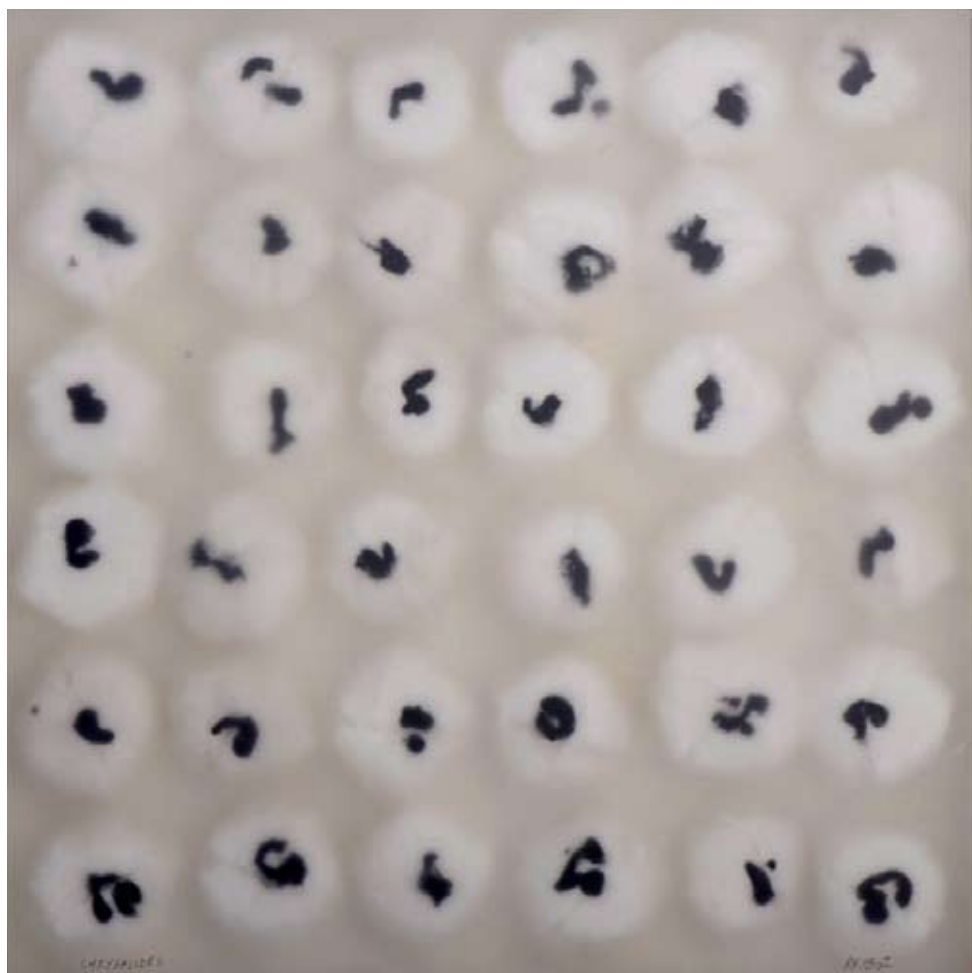
Une cloison, d'un côté les humains emmurés, ombres anonymes recouvrant des ombres, de l'autre un espace vide, aérien, inquiétant, dans lequel, toutes chaînes rompues les valeurs sont à découvrir, les normes à inventer.

Claude Pellier



Liberté j'écris ton nom
1992 - Tirage argentique - 50 x 70 cm

Pierre-Hugues Polacci



Chrysalide
 2005 - Objets dans boîte vitrée - 74 x 74 x 6 cm
 © artstoarts

Bernard Reyboz



La lucarne
2004 - Assemblage et collage matériaux divers - 92 x 65 cm

Rico Roberto



Introspection N° 7
2010 - Gravure carborundum sur papier Arches - 65 x 50 cm

Rachèle Riviere



C'était la 3^{ème} heure
2011 - Fil - 100 x 75 cm

Je tisse mes merveilles avec un fil tiré de l'intérieur lié à des bribes insensées
de synapses déferlantes ainsi l'invisible prend forme, devient la chose...

Valérie Sierra

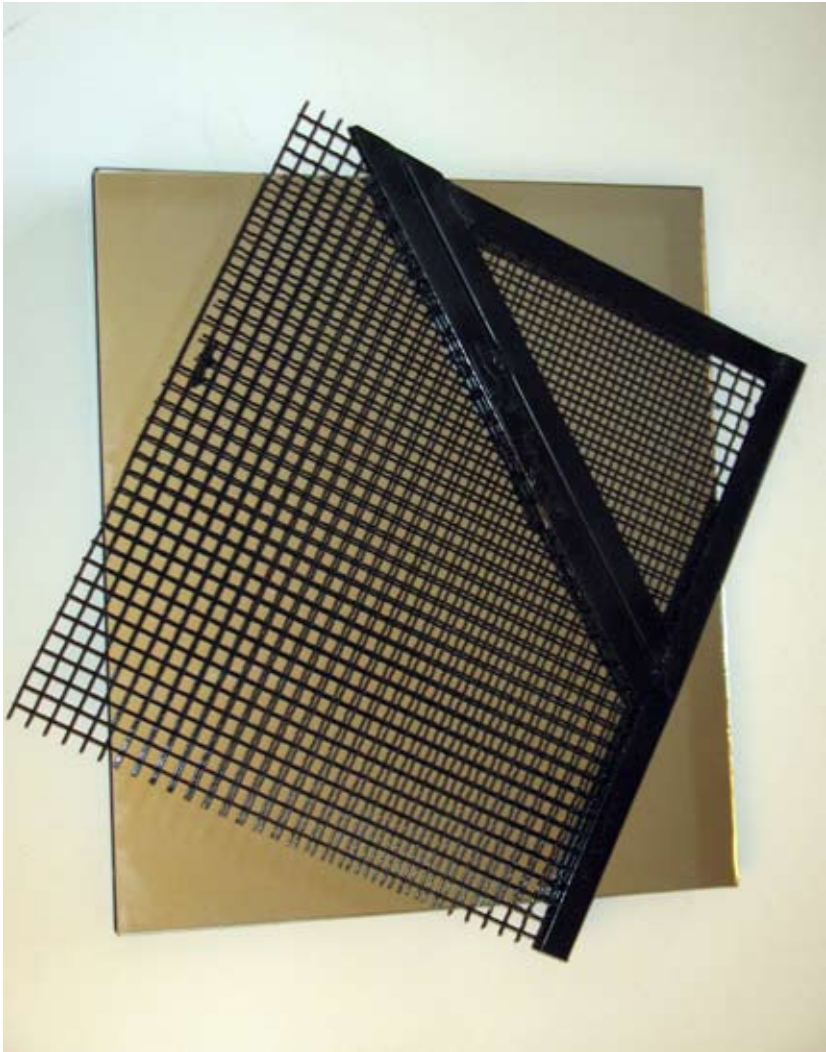


Photo : Franco Ranciaffi

L'arbre...
2007 - Huile sur toile - 80 x100 cm

L'Arbre se tourne vers le ciel et crie son désespoir face aux horreurs du monde.

Serenella Sossi



Les chimères s'interposent
2011 - Miroir et métal - 53 x 53 cm

Bernard Taride

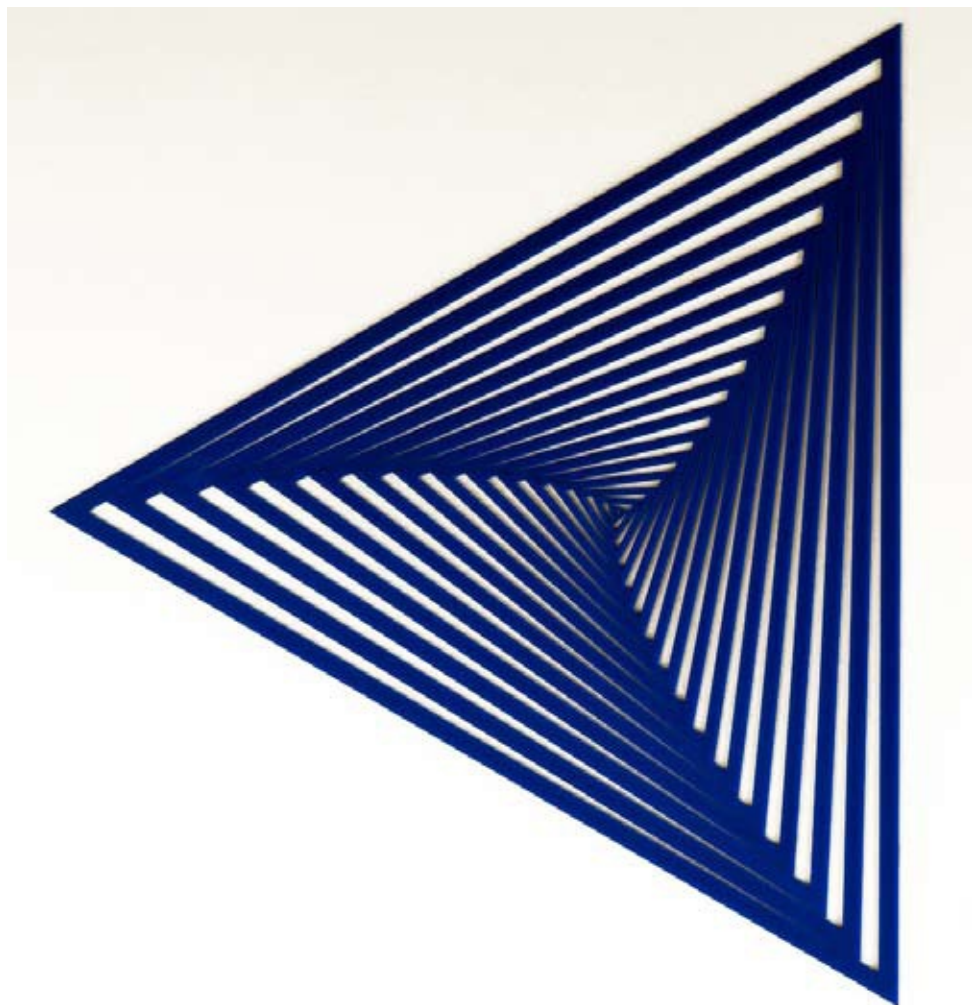


Photo : Michel Coen

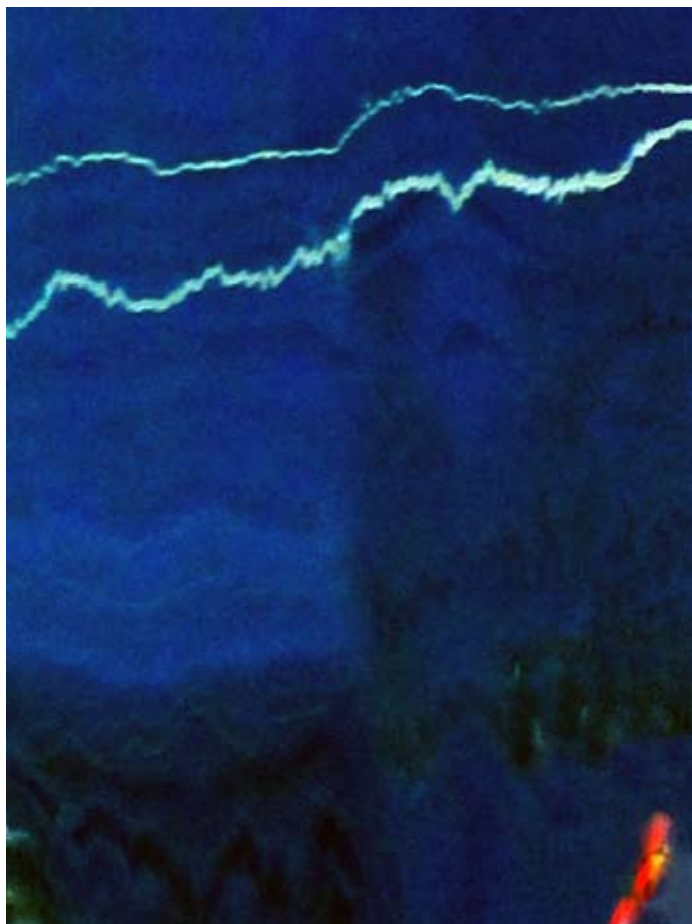
Sans titre
2005 - Série « les hélicoïdales », Plexiglas découpé - 105 x 105 cm

Edmond Vernassa



Lieu d'Absence VI
2006 - Tirage laser sur toile - 30 x 45 cm

Natalie Victor-Retali



Sans titre
2011 - Encres et acrylique sur toile - 81 x 65 cm

Alkis Voliotis



Sans titre
2003 - Collage papier sur carton - 30 x 30 cm

Hubert Weibel

Ce catalogue a été édité à l'occasion de l'exposition « Enfermement / Liberté » à La Brigue en juillet 2011.
 Maquette : Gilbert Baud et Jean-Louis Charpentier. Remerciements à Frédéric Brandi, France Delville, aux artistes participants, à Bernard Gastaud, Maire, et au personnel municipal de La Brigue.

© **stArt et les auteurs.** Imprimeur : Imprimix Nice. ISBN 2-913222-82-X. Dépôt légal : juillet 2011.

Avec le soutien de : **CIFFREO & BONA, FERAUD & GIBELLIN, QUALICONSULT, sarl PASTORELLI, solarENR, ZOLPAN ALBERTINI sas.**

